

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " " 14 " six mois.
 } " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

3 février 1863.

D'après les dernières nouvelles de Pologne, les insurgés, dont le nombre va chaque jour s'augmentant, auraient commencé, après les premières rencontres avec les troupes russes, à prendre pied dans certaines localités et à s'organiser. Des paysans se sont joints aux insurgés et se disposent à opposer une résistance sérieuse.

De tous côtés enfin, on annonce que les Russes ont été battus. C'est surtout dans le gouvernement de Grodno que l'insurrection triomphe. Le Journal de Saint-Petersbourg reconnaît toutes ces vérités que les rapports de Wilna viennent chaque jour confirmer.

Les communications télégraphiques reçues de Saint-Petersbourg disent que la tranquillité règne à Varsovie; mais, d'après une dépêche de Berlin, en date du 1^{er} février, et relatant des lettres de Varsovie du 30 janvier, l'insurrection rencontre beaucoup de partisans en Lithuanie et en Volhynie. L'insurrection se serait propagée dans les anciennes provinces polonaises, notamment à Vilna, mais ce bruit mérite confirmation. Les insurgés sont souvent battus, mais ils remportent aussi des succès considérables. Il paraît impossible, ajoute la dépêche, que l'insurrection soit promptement réprimée.

Des correspondances allemandes constatent que les forces militaires russes, concentrées en ce moment en Pologne, sont considérables et les évaluent à 150,000 hommes. Toutefois ce chiffre est exagéré et n'arrive à 150,000 hommes qu'en comptant aussi les troupes des arrondissements militaires de Wilna et de Kiew.

Le dernier courrier arrivé du Mexique par la voie de Southampton, nous apprend que le général Forey était encore à Orizaba le 27 décembre, mais qu'il se disposait à marcher sur Puebla, en accumulant les munitions et les provisions destinées à assurer le succès de son expédition. En attendant, le général Bazaine, déjà maître

de Jalapa et de Perote, continuait ses opérations offensives pour s'unir au général Douay, campé sur le plateau fertile d'Anahuac, où notre armée protège de nombreux villages abondamment pourvus de récoltes.

Plusieurs journaux de Londres, *The Press* entre autres, reviennent sur la dernière dépêche de M. Drouyn de Lhuys relative aux affaires américaines. *The Press* déclare à l'avance que l'adhésion du cabinet de Washington aux propositions de la France placerait l'Angleterre dans une situation fâcheuse: néanmoins l'opinion publique de l'autre côté du détroit ne peut que désirer un résultat favorable. La faute commise par le cabinet Palmerston n'est pas la première et elle serait amplement rachetée par les avantages qu'entraînerait pour les malheureux ouvriers de l'Angleterre la cessation de la lutte.

Le peuple grec est déjà informé de l'acceptation par le duc de Saxe-Cobourg-Gotha de la candidature au trône hellénique. La nouvelle en a été donnée à Athènes par M. Elliot, et cette communication aurait été, au dire d'une dépêche en date d'hier, favorablement accueillie.

Comme il était facile de le prévoir, le roi de Prusse a refusé de recevoir la députation de la Chambre des députés chargée de lui remettre l'Adresse qui vient d'être votée. Informée de ce refus, la Chambre a décidé que son Adresse serait envoyée au roi.

Moniteur du 3 février.

PARTIE OFFICIELLE.

En recevant hier la députation du Sénat chargée de lui présenter l'Adresse, l'Empereur a répondu en ces termes à M. Troplong qui a donné lecture de ce document :

« Je reçois avec reconnaissance l'adresse du Sénat, l'approbation qu'elle donne à ma politique et les expressions de dévouement qu'elle renferme me touchent vivement. L'unanimité du vote m'a causé une profonde satisfaction parce qu'elle témoigne d'un accord qui ne peut amener que d'heureux résultats.

Recevez donc mes remerciements pour

avoir été l'éloquent interprète des sentiments d'une assemblée que vous présidez si dignement. »

Le Sénat n'aura plus, dit-on, dans cette session, qu'une discussion importante à ouvrir: c'est celle qui portera sur le projet de sénatus-consulte relatif à l'Algérie et en ce moment soumis au Conseil-d'Etat. On parle de dix séances au moins.

Beaucoup de projets, dit le Journal de Rouen, sont en ce moment étudiés, pour notre colonie algérienne, en dehors de la reorganisation des services administratifs. On reparle plus sérieusement que jamais de l'érection de l'Algérie en royaume. Le prince impérial serait nommé roi d'Algérie, et la régence serait confiée au maréchal duc de Malakoff. Cette nomination amènerait naturellement une constitution nouvelle avec création de ministres ou secrétaires d'Etat en rapport avec la métropole.

On écrit de Berlin que le roi de Prusse a refusé de recevoir l'Adresse votée par la chambre des députés. En apprenant la résolution de S. M., les chefs de l'opposition auraient décidé que le document parlementaire serait envoyé au roi sous un pli que signeraient les membres principaux de la majorité.

Mexique.

Le Moniteur nous fournit, les nouvelles suivantes :

« Le courrier arrivé hier par Southampton, a apporté des nouvelles de notre armée du Mexique, jusqu'à la date du 27 décembre 1862.

« M. le général Forey était toujours à Orizaba avec le gros du corps expéditionnaire, accumulant les approvisionnements et les munitions et se disposant à marcher contre Puebla aussitôt qu'il aurait réuni toutes les ressources nécessaires.

« M. le général Bazaine, auquel était venu se joindre le corps du général Marquez, arrivé à Orizaba sans avoir été inquiété dans sa marche, exécutait, le 18 décembre, un mouvement en avant de Jalapa, et, après quelques engagements peu importants, dans lesquels l'ennemi apprenait à ses dépens la valeur de la cavalerie française, il venait d'occuper Perote; après avoir rallié là tout les détachements en arrière de lui, il devait continuer ensuite son mouvement, se porter à la hauteur du général Douay et se relier à lui par sa gauche.

« M. le général Douay, campé sur le plateau d'Anahuac, se tenait sur la défensive, se bornant à protéger les récoltes et les villages qui l'entourent.

« Le 18 décembre, une colonne sous les ordres du colonel Jolivet, du 95^e, partait d'Orizaba pour rejoindre le général Douay à Palmar en passant par Tehuacan; attaque le 21 à l'hacienda de Chapulco par un fort détachement de guérillas et de lanciers de la brigade de Zacatecas, le colonel Jolivet les fit charger par un escadron du 2^e chasseurs d'Afrique et chargea lui-même à sa tête, en même temps qu'il faisait appuyer le mouvement de sa cavalerie par le reste de sa colonne.

« Poursuivi l'épée dans les reins jusqu'aux portes de Tehuacan, et après avoir plusieurs fois cherché à se rallier, l'ennemi se mit en fuite et ne reparut plus. Dans cette affaire, qui fait le plus grand honneur au 2^e chasseurs d'Afrique, le colonel cite comme s'étant plus particulièrement fait remarquer: M. le capitaine Jourde, M. le sous-lieutenant Redon, le maréchal-des-logis Magdeleine, le trompette Collet, blessé, le brigadier Lherbier, qui ont toujours tenu la tête de la charge, enfin le chasseur Fauchies, qui a tué un cavalier qui tenait en joue son capitaine.

« Le lendemain, la colonne prit possession de Tehuacan, que l'ennemi évacua après un échange de quelques coups de fusil, et deux jours après elle repartait pour Palmar.

« La santé des troupes est satisfaisante; sur le plateau, principalement, le climat paraît très salubre, et on y achemine successivement tous les hommes malingres ou convalescents.

« L'esprit des populations s'améliore aussi peu à peu; la confiance, en nous semble s'établir, particulièrement sur les plateaux. — Dans plusieurs localités, les habitants sont rentrés chez eux et préparent dans leurs villages des moyens de résistance contre les violences des guérillas.

« Les villes de Palmar et de St-Andrés ont demandé des armes et organisé des gardes rurales.

« La question des approvisionnements se simplifie de plus en plus: à Orizaba et à Cardova, il existe des vivres pour un mois; sur les plateaux, les troupes vivent sur le pays; la destruction des récoltes est loin d'avoir été poussée aussi loin qu'on le craignait d'abord, et le mouvement des troupes en avant de l'almar faisait espérer de nouvelles ressources. »

D'après les dernières nouvelles venues du Mexique, le général Forey aurait pour

dessein de se porter rapidement sur Puebla, sans attendre la colonne du général Bazaine. Si l'information est exacte, ce coup hardi doit avoir été tenté et accompli probablement à l'heure qu'il est.

Nous lisons dans la France :

« Les dernières nouvelles que nous recevons du Mexique, par la voie de la Havane, ne nous permettent pas d'émettre une opinion positive sur la prise de Puebla.

Toutefois, il ne paraît pas probable aujourd'hui que le paquebot anglais qui doit arriver demain ou après-demain à Southampton, venant de la Vera-Cruz, qu'il a quitté le 2 janvier, apporte cette nouvelle, que fera certainement connaître le paquebot attendu à Saint-Nazaire le 15 février prochain.

Mais ce qu'on sait dès aujourd'hui, c'est que le général Forey a commencé une série d'opérations ayant pour but d'investir Puebla et de couper la retraite de l'armée mexicaine.

Ces opérations, aux dernières dates, étaient en pleine exécution, et leur succès infaillible aura pour résultat, non-seulement de faire tomber Puebla, mais encore d'amener, dans un temps rapproché, la destruction de l'armée de Juarez et la chute de Mexico.

Pour extrait: J. REBOUX.

Pologne.

L'INSURRECTION POLONAISE.

Une correspondance de Varsovie, du 26 janvier, nous donne des détails circonstanciés sur l'insurrection polonaise :

« Le grand-duc gouverneur du royaume, a adressé, le 23, l'ordre du jour suivant à son armée :

« Par ordre de Sa Majesté impériale, les rebelles qui seront saisis les armes à la main devront être jugés sur le lieu de leur crime, suivant la loi martiale. Les condamnations à mort, prononcées contre eux, devront être confirmées et exécutées par les chefs militaires des rayons de Varsovie, Lublin, Radom, Kalisch, Plock et Augustavo. »

« Dans la ville de Plock, chef-lieu du gouvernement de ce nom, une bande de plus de 4,000 insurgés, la plupart sans armes, a attaqué, dans la nuit du 23 au 24 janvier, la garnison qui l'a repoussée.

« Dans le village de Ciolkow, près de Plock, un autre engagement a eu lieu avec les troupes; celui-ci a duré toute la nuit, et il y a eu des deux côtés un nom-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 4 FÉVRIER 1863.

— N° 33. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXVI. (Suite).

Le lendemain, Bundler entra chez sa belle-sœur, une lettre à la main. Elfride, en grand deuil, était assise dans le vaste fauteuil de feu son mari et réfléchissait au moyen de décider Hermann à intercéder auprès du docteur pour qu'il autorisât Louis à s'établir. Car ce fils adoré l'assiégeait de plaintes incessantes et lui répétait tous les jours, à tout moment, que c'était un devoir pour elle de veiller à ce que son tuteur ne le traitât plus en petit garçon. Elle avait beau l'engager à plaider sa cause lui-même, il rejetait obstinément ce conseil. Agir sans intermédiaire présentait trop de difficultés avec un homme rigide comme son oncle; d'ailleurs, il aurait fallu se donner de la peine, et Louis n'avait pas grandi à cette école-là; en toute circonstance, il trouvait plus commode de se faire servir.

Elfride crut lire sur le visage de Bundler une certaine gaîté; elle s'en étonna d'autant plus qu'elle avait appris par Hermann

que Louis — pour le malin plaisir de se repaître de leur anxiété — leur avait laissé ignorer à tous, à elle comme aux autres, la cause de l'absence de son frère. Elle avait donc peu d'espoir de rien obtenir ni d'Hermann, ni du docteur; mais l'air aimable de Bundler et la rare cordialité de son: « Bonjour, madame ma belle-sœur! » lui rendirent un peu de confiance.

Elle se leva.

« Soyez-le bienvenu! dit-elle gracieusement.

— Merci mille fois! Je vous apporte une nouvelle qui vous fera sans doute plaisir, car vous êtes une tendre mère, presque trop tendre, dirais-je. Comme tuteur de Louis, je prends à cœur tout ce qui peut lui être utile, et je suis sûr que vous approuverez tous les moyens que j'ai jugé convenable d'adopter dans son intérêt.

— Parlez, mon bon, mon cher beau-frère; je vous écoute. Nous discuterions souvent d'avis, il est vrai, du vivant de mon mari; néanmoins — aujourd'hui que les chagrins et les soucis m'ont rendue plus clairvoyante — je suis convaincue que vous ne m'avez jamais voulu que du bien; mais je n'ai pas toujours compris cela.

Le docteur, surpris, arrêta sur elle ses grands yeux noirs avec une expression toute particulière.

Diantre! madame ma belle-sœur, quelle métamorphose subite! Allons, je n'ai rien à redire à ce que la raison vienne enfin; mieux vaut tard que jamais. Nous allons voir si c'est une raison de bon aloi.

Et, dépliant la lettre qu'il tenait, il lut à haute voix ce qui suit :

« Très cher monsieur et ami!

« Nous avons bien reçu votre honore du 1^{er} du courant et eu égard à son con-

tenu. Par suite de votre recommandation, nous prendrons avec plaisir dans notre maison le jeune homme que vous nous proposez, et sa position dépendra de sa conduite. Quant à son penchant à la légèreté dont vous faites mention, ce n'est pas chose rare chez la jeunesse d'aujourd'hui; du reste, nous avons l'habitude de manier les jeunes gens et d'en faire des hommes pratiques dans notre patrie; nous pouvons donc vous promettre que nous le surveillerons de près. Nous traiterons la question des appointements quand nous aurons vu de quoi il est capable.

Recevez l'assurance de notre constante estime et amitié.

BERG et compagnie.

Gothenbourg, ... le ... 1828. »

Stupéfaite et les lèvres tremblantes, Elfride s'élança de son fauteuil, joignit les mains et se répandit en un torrent de plaintes et de reproches contre Bundler, qui l'écouta sans s'émouvoir et en repliant la lettre avec lenteur.

Enfin elle s'interrompit un instant pour reprendre haleine, et il en profita pour glisser cette observation :

« Ne venez-vous pas de déclarer que vous avez tout à fait changé de sentiment sur ma manière d'agir? »

— Sans doute! Mais pouvais-je supposer l'homme que Dahl appelait son meilleur ami capable de trahir d'une façon si barbare le fils de mon pauvre mari, son Louis, la prunelle de ses yeux? Depuis longtemps Louis dirigeait le personnel du comptoir de son père, et vous voulez en faire un misérable commis au service d'étrangers?

— C'est précisément, madame ma belle-sœur, pour qu'il sache commander qu'il

doit enfin apprendre à obéir. Il est malheureux, j'en conviens, que son éducation ait été vicieuse; mais, s'il plaît à Dieu, nous allons entreprendre de la réformer; mieux vaut tard que jamais, comme je le disais tout à l'heure à propos de vous-même. Je puis vous assurer que la maison Berg et Blum est très-considérée, et qu'on y fait tout ce qui est humainement possible pour former des jeunes gens capables.

— C'est bel et bon; mais je suis sa mère et j'ai bien aussi mon mot à dire; Louis ne partira pas.

— Il partira, que diable! je suis son tuteur, son parent et le fondé de pouvoirs de feu son père, et j'exécute ce que j'ai résolu, dans son intérêt, en cette triple qualité, car je n'abandonnerai pas un atôme de mes droits. Ne perdez plus notre temps en paroles inutiles là-dessus; vous auriez beau remuer ciel et terre, ma décision est irrévocable! C'est aujourd'hui mardi; quelques jours suffisent pour les préparatifs; notre jeune homme se mettra donc en route lundi prochain; mais auparavant je causerai avec lui, et j'aurai soin de lui faire mes recommandations.

A ces mots, Elfride se mit à sangloter et à demander à l'ombre de son mari secours et justice contre les inqualifiables procédés de son beau-frère.

« Ah! je pénètre votre execrable plan! s'écria-t-elle d'une voix lamentable; vous voulez éloigner de moi le seul être qui m'aime et qui puisse prêter appui et protection à sa pauvre mère abandonnée!

— Soyez raisonnable, répliqua gravement le docteur, et n'offensez pas le Ciel par ces invocations. Croyez-moi, la tendresse et les flatteries de Louis ne dureront qu'aussi longtemps qu'il aura besoin

de votre bourse. Faites-lui une position indépendante, et les choses ne tarderont pas à changer de face; je vous le prédis, foi d'honnête homme, vous le verrez alors devenir un despote. Plus vous lui montrerez d'indulgence, plus il laissera le champ libre à ses mauvaises passions, et vous vous repentirez toute votre vie de votre fol aveuglement. La reconnaissance est le prix d'un amour raisonnable, qui, en vue de l'avenir d'un enfant, prend soin de développer ses facultés morales et physiques; mais une consécration folle et exagérée à tous ses desirs, à toutes ses fantaisies, cet amour-là — si cette faiblesse mérite le nom d'amour — sera tôt ou tard payé d'ingratitude. Réfléchissez-maintenant à mes paroles; un temps viendra où il sera trop tard. »

Bundler se retira et malgré son inconcevable idolâtrie, Elfride se rappela alors plus d'un trait du caractère de Louis et plus d'un fait qui venait malheureusement à l'appui de l'assertion du docteur. Muette et concentrée en elle-même, elle commença les apprêts du voyage, et quand Louis, à cette nouvelle, faillit tout briser dans la maison pour réveiller la tendresse maternelle endormie, ce beau vacarme demeura sans effet. Quelques menaces, qu'il laissa échapper dans sa fureur, affirmèrent encore la résolution d'Elfride, et bien qu'à l'heure des adieux elle montrât une faiblesse excessive et se repentit presque d'avoir cédé à son beau-frère, Louis partit néanmoins, et elle versa un déluge de larmes sur leur séparation.

CHAPITRE XXVII.

« Chère Selma, donne-moi mon bonnet de dentelle garni de ruban violet, et toi,